

SGANARELLE. Ont une certaine malignité qui est causée... soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE. Je le suis.

SGANARELLE. Qui est causée par l'acreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus nequets, nequer, polarinum, quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE. Ah ! que ça est bien dit, notre homme !

LUCAS. Que n'ai-je la langue aussi bien pendue !

GÉRONTE. On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur ; il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE. Oui, cela était autrefois ainsi : mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE. C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE. Il n'y a pas de mal ; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GÉRONTE. Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

SGANARELLE. Ce que je crois qu'il faille faire ?

GÉRONTE. Oui.

SGANARELLE. Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

GÉRONTE. Pourquoi cela, monsieur ?

SGANARELLE. Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GÉRONTE. Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin.

SGANARELLE. Je reviendrai voir sur le soir en quel état elle sera.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE (à Jacqueline.) Doucement, vous. (À Géronte.) Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

JACQUELINE. Qui ? moi ? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE. Tant pis, nourrice ; tant pis ! Cette grande santé est à craindre, et il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clystère dulcifiant.

GÉRONTE. Mais, monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie ?

SGANARELLE. Il n'importe ; la mode en est salutaire ; et, comme on boit pour la soif à venir, il faut aussi se faire saigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE (en s'en allant). Ma fi ! je me moque de ça, et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.

SGANARELLE. Vous êtes rétive aux remèdes ; mais nous saurons vous soumettre à la raison.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE. Je vous donne le bon jour.

GÉRONTE. Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE. Que voulez-vous faire ?

GÉRONTE. Vous donner de l'argent, monsieur.

SGANARELLE (tendant sa main par derrière, tandis que Géronte ouvre sa bourse). Je n'en prendrai pas, monsieur.

GÉRONTE. Monsieur...

SGANARELLE. Point du tout.

GÉRONTE. Un petit moment.

SGANARELLE. En aucune façon.

GÉRONTE. De grâce.

SGANARELLE. Vous vous moquez.

GÉRONTE. Voilà qui est fait.

SGANARELLE. Je n'en ferai rien.

GÉRONTE. Eh !

SGANARELLE. Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GÉRONTE. Je le crois.

SGANARELLE (après avoir pris l'argent). Cela est-il de poids ?

GÉRONTE. Oui, monsieur.

SGANARELLE. Je ne suis pas un médecin mercenaire.

GÉRONTE. Je le sais bien.

SGANARELLE. L'intérêt ne me gouverne point.

GÉRONTE. Je n'ai pas cette pensée.

SGANARELLE (seul, regardant l'argent qu'il a reçu). Ma foi, cela ne va pas mal ! et pourvu que...

SCÈNE IX.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE. Monsieur, il y a longtemps que je vous attends ; et je viens implorer votre assistance.

SGANARELLE (lui tâtant le pouls). Voilà un pouls qui est fort mauvais.

LÉANDRE. Je ne suis point malade, monsieur, et ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE. Si vous n'êtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc ?

LÉANDRE. Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, qui suis amoureux de Lucinde, que vous venez de visiter ; et comme, par la mauvaise humeur de son père, toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hasarde à vous prier de vouloir servir mon amour, et de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé pour lui pouvoir dire deux mots d'où dépendent absolument mon bonheur et ma vie.

SGANARELLE. Pour qui me prenez-vous ? Comment ! oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour, et vouloir ravalier la dignité de médecin à des emplois de cette nature !

LÉANDRE. Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE (le faisant reculer). J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LÉANDRE. Eh ! monsieur, doucement.

SGANARELLE. Un mal avisé.

LÉANDRE. De grâce !

SGANARELLE. Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela, et que c'est une insolence extrême...

LÉANDRE (tirant une bourse). Monsieur...

SGANARELLE. De vouloir m'employer... (Recevant la bourse.) Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme, et je serais ravi de vous rendre service ; mais il y a de certains impertinents au monde qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas, et je vous avoue que cela me met en colère.

LÉANDRE. Je vous demande pardon, monsieur, de la liberté que...

SGANARELLE. Vous vous moquez. De quoi est-il question ?

LÉANDRE. Vous saurez donc, monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné là-dessus comme il faut ; et ils n'ont pas manqué de dire que cela procédait, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie ; mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour se délivrer d'un mariage dont elle était importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voie ensemble, retirons-nous d'ici, et je vous dirai en marchant ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE. Allons, monsieur, vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable, et j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crèvera, ou bien elle sera à vous.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE. Il me semble que je ne suis pas mal ainsi pour un apothicaire ; et, comme le père ne m'a guère vu, ce changement d'habit et de perruque est assez capable, je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE. Sans doute.

LÉANDRE. Tout ce que je souhaiterais serait de savoir cinq ou six grands mots de médecine pour parer mon discours et me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE. Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire ; il suffit de l'habit : et je n'en sais pas plus que vous.

LÉANDRE. Comment ?

SGANARELLE. Diable emporte si j'entends rien en médecine ! Vous êtes honnête homme, et je veux bien me confier à vous comme vous vous confiez à moi.

LÉANDRE. Quoi ! vous n'êtes pas effectivement ?...

SGANARELLE. Non, vous dis-je ; ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étais jamais mêlé d'être si savant que cela ; et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais pas sur quoi cette imagination leur est venue ; mais quand j'ai vu qu'à toute force ils voulaient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous les côtés ; et, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le meilleur métier de tous ; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos ; et nous taillons comme il nous plaît sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne saurait gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots cassés ; mais ici l'on peut gâter un homme sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour nous, et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profession est qu'il y a parmi les morts une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde, et jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.

LÉANDRE. Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

SGANARELLE (voyant des hommes qui viennent à lui). Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter. (À Léandre.) Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maîtresse.

SCÈNE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT. Monsieur, je venons vous chercher, mon fils Perrin et moi.

SGANARELLE. Qu'y a-t-il ?

THIBAUT. Sa pauvre mère, qui a nom Parrette, est dans un lit, malade, il y a six mois.

SGANARELLE (tendant la main comme pour recevoir de l'argent). Que voulez-vous que j'y fasse ?

THIBAUT. Je voudrais, monsieur, que vous nous baillissiez quelque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE. Il faut voir de quoi est-ce qu'elle est malade.

THIBAUT. Elle est malade d'hypocrisie, monsieur.

SGANARELLE. D'hypocrisie ?

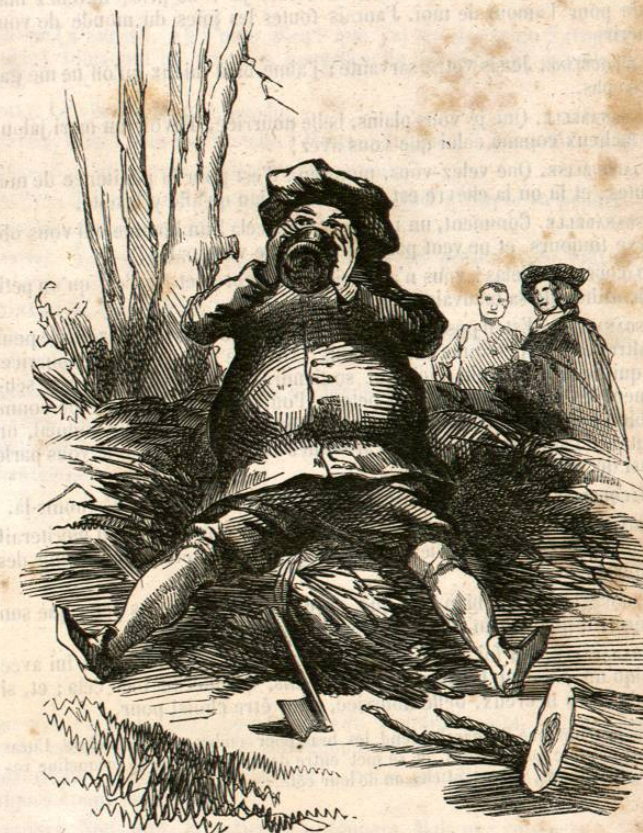
THIBAUT. Oui, c'est-à-dire qu'elle est enflée partout ; et l'an dit que c'est quantité de sérieux qu'elle a dans le corps, et que son foie, son ventre ou sa rate, comme vous voudrais l'appeler, au lieu de faire du sang, ne fait plus que de l'eau. Elle a, de deux jours l'un, la fièvre que-

tigienne, avec des lassitudes et des douleurs dans les molles des jambes. An entend dans sa gorge des syncopes et des conversions, que je crayons qu'elle est passée. J'avons dans notre village un apothicaire, révérence parler, qui li a donné je ne sais combien d'histoires ; et il m'en coûte plus d'une douzaine de bons écus en lavements, ne v's en déplaie, en apostumes qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, et en portions cordiales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton-mitaine. Il velait li bailler d'une certaine drogue que l'on appelle du vin amétille ; mais j'ai z-eu peur franchement que ça l'envoyait à patres ; et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE (tendant toujours la main). Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT. Le fait est, monsieur, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE. Je ne vous entends point du tout.



Sganarelle.

PERRIN. Monsieur, ma mère est malade ; et v'là deux écus que je vous apportons pour nous bailler quelque remède.

SGANARELLE. Ah ! je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, et qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et des convulsions, c'est-à-dire des évanouissements ?

PERRIN. Eh ! oui, monsieur, c'est justement ça.

SGANARELLE. J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez un remède ?

PERRIN. Oui, monsieur.

SGANARELLE. Un remède pour la guérir ?

PERRIN. C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE. Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN. Du fromage, monsieur ?

SGANARELLE. Oui : c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres choses précieuses.

PERRIN. Monsieur, je vous sommes bien obligés, et j'allons li faire prendre ça tout à l'heure.

SGANARELLE. Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCÈNE III.

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS, dans le fond du théâtre.

SGANARELLE. Voilà la belle nourrice. Ah ! nourrice de mon cœur ! j'esuis ravi de cette rencontre ; et votre vue est la rhubarbe, la casse, le séné, qui purgent toute la mélancolie de mon âme.

JACQUELINE. Par ma figure, monsieur le médecin ! ça est trop bien dit pour moi, et je n'entends rien à tout votre latin.

SGANARELLE. Devenez malade, nourrice, je vous prie ; devenez malade pour l'amour de moi. J'aurais toutes les joies du monde de vous guérir.

JACQUELINE. Je suis votre sarvante ; j'aime bien mieux qu'on ne me gâtasse pas.

SGANARELLE. Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux et fâcheux comme celui que vous avez !

JACQUELINE. Que velez-vous, monsieur ? C'est pour la pénitence de mes fautes : et là où la chèvre est liée, il faut bien qu'elle y brouste.

SGANARELLE. Comment, un rûstre comme cela ! un homme qui vous observe toujours, et ne veut pas que personne vous parle !

JACQUELINE. Hélas ! vous n'avez rien vu encore ; et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.

SGANARELLE. Est-il possible ! et qu'un homme ait l'âme assez basse pour maltraiter une personne comme vous ! Ah ! que j'en sais, belle nourrice, et qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendraient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons. Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite soit tombée en de telles mains ! et qu'un frane animal, un brutal, un stupide, un sot... ! Pardonnez-moi, nourrice, si je vous parle ainsi de votre mari...

JACQUELINE. Eh ! monsieur, je sais bien qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE. Oui, sans doute, nourrice, il les mérite ; et il mériterait encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE. Il est bien vrai que, si je n'avais devant les yeux que son intérêt, il pourrait m'obliger à quelque étrange chose.

SGANARELLE. Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela ; et, si j'étais assez heureux, belle nourrice, pour être choisi pour...

(Dans le temps que Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline, Lucas passe sa tête par-dessous, et se met entre deux. Sganarelle et Jacqueline regardent Lucas, et sortent chacun de leur côté.)

SCÈNE IV.

GÉRONTE, LUCAS.

GÉRONTE. Holà, Lucas ! n'as-tu point vu ici notre médecin ?

LUCAS. Eh ! oui, de par tous les diables ! je l'ai vu, et ma femme aussi.

GÉRONTE. Où est-ce donc qu'il peut être ?

LUCAS. Je ne sais, mais je voudrais qu'il fût à tous les guebles.

GÉRONTE. Va-t'en voir un peu ce que fait ma fille.

SCÈNE V.

SGANARELLE, LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE. Ah ! monsieur, je demandais où vous étiez.

SGANARELLE. Je m'étais amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade ?

GÉRONTE. Un peu plus mal depuis votre remède.

SGANARELLE. Tant mieux : c'est signe qu'il opère.

GÉRONTE. Oui, mais en opérant je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE. Ne vous mettez pas en peine ; j'ai des remèdes qui se moquent de tout, et je l'attends à l'agonie.

GÉRONTE (montrant Léandre). Qui est cet homme-là que vous amenez ?

SGANARELLE (faisant des signes avec la main pour montrer que c'est un apothicaire). C'est...

GÉRONTE. Quoi ?

SGANARELLE. Celui...

GÉRONTE. Eh !

SGANARELLE. Qui...

GÉRONTE. Je vous entends.

SGANARELLE. Votre fille en aura besoin.

SCÈNE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE. Monsieur, v'la votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE. Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, monsieur l'apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie. (Sganarelle tire Géronte dans un coin du théâtre, et lui passe un bras sur les épaules pour l'empêcher de tourner la tête du côté où sont Léandre et Lucinde.) Monsieur, c'est une grande et subtile question, entre les docteurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non ; les autres disent que oui ; et moi je dis que oui et non : d'autant que l'incongruité des humeurs opaques qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la lune ; et comme le soleil, qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve...

LUCINDE (à Léandre). Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GÉRONTE. Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu du remède ! O admirable médecin ! Que je vous suis obligé, monsieur, de cette guérison merveilleuse ! Et que puis-je faire pour vous après un tel service ?

SGANARELLE (se promenant sur le théâtre, et s'éventant avec son chapeau). Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine !

LUCINDE. Oui, mon père, j'ai recouvré la parole ; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre ; et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GÉRONTE. Mais...

LUCINDE. Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GÉRONTE. Quoi !...

LUCINDE. Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GÉRONTE. Si...

LUCINDE. Tous vos discours ne serviront de rien.

GÉRONTE. Je...

LUCINDE. C'est une chose où je suis déterminée.

GÉRONTE. Mais...

LUCINDE. Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GÉRONTE. J'ai...

LUCINDE. Vous avez beau faire tous vos efforts.

GÉRONTE. Il...

LUCINDE. Mon cœur ne saurait se soumettre à cette tyrannie.

GÉRONTE. La...

LUCINDE. Et je me jeterai plutôt dans un couvent que d'épouser un homme que je n'aime point.

GÉRONTE. Mais...

LUCINDE (avec vivacité). Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GÉRONTE. Ah ! quelle impétuosité de paroles ! Il n'y a pas moyen d'y résister. (A Sganarelle.) Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

SGANARELLE. C'est une chose qui n'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd, si vous voulez.

GÉRONTE. Je vous remercie. (A Lucinde.) Penses-tu donc ?...

LUCINDE. Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon âme.

GÉRONTE. Tu épouseras Horace dès ce soir.

LUCINDE. J'épouserai plutôt la mort.

SGANARELLE (à Géronte). Mon Dieu ! arrêtez-vous ; laissez-moi médicamenteusement cette affaire. C'est une maladie qui la tient, et je sais le remède qu'il y faut apporter.

GÉRONTE. Serait-il possible, monsieur, que vous pussiez aussi guérir cette maladie d'esprit ?

SGANARELLE. Oui ; laissez-moi faire ; j'ai des remèdes pour tout ; et notre apothicaire nous servira pour cette cure. (A Léandre.) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre est tout à fait contraire aux volontés du père ; qu'il n'y a point de temps à perdre ; que les humeurs sont fort aigries, et qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède à ce mal, qui pourrait empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative, que vous mêlez comme il faut avec deux dragmes de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède ; mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, et de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entreprendrai ici son père ; mais surtout ne perdez point de temps. Au remède, vite ! au remède spécifique !

SCÈNE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

GÉRONTE. Quelles drogues, monsieur, sont celles que vous venez de dire ? Il me semble que je ne les ai jamais oui nommer.

SGANARELLE. Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GÉRONTE. Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne ?

SGANARELLE. Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GÉRONTE. Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGANARELLE. La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GÉRONTE. Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE. Vous avez fait sagement.

GÉRONTE. Et j'ai bien empêché qu'ils n'aient eu communication ensemble.

SGANARELLE. Fort bien.

GÉRONTE. Il serait arrivé quelque folie si j'avais souffert qu'ils se fussent vus.

SGANARELLE. Sans doute.

GÉRONTE. Et je crois qu'elle aurait été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE. C'est prudemment raisonné.

GÉRONTE. On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE. Quel drôle !

GÉRONTE. Mais il perdra son temps.

SGANARELLE. Ah ! ah !

GÉRONTE. Et j'empêcherai bien qu'il ne la voie.

SGANARELLE. Il n'a pas affaire à un sot ; et vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCÈNE VIII.

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE.

LUCAS. Ah ! palsanguenne, monsieur ! vaici bien du tintamarre ; votre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'était lui qui était l'apothicaire ; et v'la le monsieur le médecin qui a fait cette belle opération-là.

GÉRONTE. Comment ! m'assassiner de la façon ! Allons, un commissaire, et qu'on empêche qu'il ne sorte. Ah ! traître ! je vous ferai punir par la justice.

LUCAS. Ah ! par ma fi ! monsieur le médecin, vous serez pendu ! ne bougez de là seulement.

SCÈNE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE (à Lucas). Ah ! mon Dieu ! que j'ai eu de peine à trouver ce logis ! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.

LUCAS. Le v'la qui va être pendu.

MARTINE. Quoi ! mon mari pendu ! Hélas ! et qu'a-t-il fait pour cela ? LUCAS. Il a fait enlever la fille de notre maître ?

MARTINE. Hélas ! mon cher mari ! est-il bien vrai qu'on te va pendre ? SGANARELLE. Tu vois. Ah !

MARTINE. Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens !

SGANARELLE. Que veux-tu que j'y fasse ?

MARTINE. Encore, si tu avais achevé de couper notre bois, je prendrais quelque consolation.

SGANARELLE. Retire-toi de là ; tu me fends le cœur.

MARTINE. Non, je veux demeurer pour l'encourager à la mort, et je ne te quitterai point que je ne l'aie vu pendu.

SGANARELLE. Ah !

SCÈNE X.

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GÉRONTE (à Sganarelle). Le commissaire viendra bientôt, et l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE (à genoux). Hélas ! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton ?

GÉRONTE. Non, non ; la justice en ordonnera. Mais que vois-je ?

SCÈNE XI.

GÉRONTE, LÉANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS, MARTINE.

LÉANDRE. Monsieur, je viens faire paraître Léandre à vos yeux, et remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite nous deux, et de nous aller marier ensemble ; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, monsieur, c'est que je viens tout à l'heure de recevoir des lettres par où j'apprends que mon oncle est mort, et que je suis héritier de tous ses biens.

GÉRONTE. Monsieur, votre vertu m'est tout à fait considérable ; et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

SGANARELLE (à part). La médecine l'a échappé belle.

MARTINE. Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi grâce d'être médecin, car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE. Oui, c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de bâton.

LÉANDRE (à Sganarelle). L'effet en est trop beau pour en conserver du ressentiment.

SGANARELLE. Soit. (A Martine.) Je te pardonne ces coups de bâton en faveur de la dignité où tu m'as élevé; mais prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

FIN DU MÉDECIN MALGRÉ LUI.



Valère et Lucas frappant Sganarelle. ACTE I, SCÈNE VI.



MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES. — 1669.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

M. DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, père de Julie.
JULIE, fille d'Oronte.
ÉRASTE, amant de Julie.
NÉRINE, femme d'intrigue, feinte Picarde.
LUCETTE, feinte Languedocienne.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MÉDECIN.
SECOND MÉDECIN.
UN APOTHECAIRE.
UN PASYAN.

UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS

PERSONNAGES DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
DEUX MAÎTRES À DANSER.
DEUX PAGES dansants.
QUATRE CURIEUX DE SPECTACLES dansants.

DEUX SUISSES dansants.
DEUX MÉDECINS GROTESQUES.
MATASSINS dansants.
DEUX AVOCATS chantants.
DEUX PROCUREURS dansants.
DEUX SERGENTS dansants.
TROUPE DE MASQUES.
UNE ÉGYPTIENNE chantante.
UN ÉGYPTIEN chantant.
UN PANTALON chantant.
CHŒUR DE MASQUES chantants.
SAUVAGES dansants.
BISCAYENS dansants.

La scène est à Paris.



M. de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise. ACTE I, SCÈNE XVI.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSIENS chantants; plusieurs autres, jouant des instruments; TROUPE DE DANSEURS.

ÉRASTE (aux musiciens et aux danseurs). Suivez les ordres que je vous

ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, et ne veux point paraître ici.

SCÈNE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSIENS chantants; plusieurs autres, jouant des instruments; TROUPE DE DANSEURS.

(Cette sérénade est composée de chants, d'instruments et de danses. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Eraste se trouve avec Julie, et